

préface

Le facteur déterminant, en dernier ressort, dans l'histoire, c'est la production et la reproduction de la vie immédiate.

— Friedrich Engels

Partout dans le monde, et en particulier dans le contexte du suprématisme blanc, les femmes noires ont participé à cette tâche [en faisant] du foyer un lieu de résistance communautaire.

— bell hooks «Homeplace, a site of resistance»

Ce livre rassemble plus de trente ans de réflexion et de recherche sur la nature du travail domestique, de la reproduction sociale et des luttes féministes engagées sur ce terrain, que ce soit pour échapper au travail domestique, pour en améliorer les conditions, ou pour le repenser hors du cadre des rapports capitalistes. C'est un livre qui mélange politique, histoire et théorie féministe. Un livre qui retrace aussi mon parcours d'activiste au sein des mouvements féministes et altermondialistes, et le passage progressif, au fil de cet itinéraire, du « refus » des tâches ménagères à leur « valorisation », parcours dont je reconnais maintenant qu'il participe d'une expérience collective.

Dans l'après-guerre, le refus d'assimiler le travail domestique à un destin par essence féminin était très largement partagé par les femmes de ma génération. C'était d'autant plus vrai en Italie, où je suis née et où j'ai grandi, que dans les années 1950 ce pays, encore imprégné d'une culture patriarcale consolidée par le fascisme, connaissait une « crise des rapports de sexe » autant provoquée par la guerre que par les impératifs de la réindustrialisation.

Après la leçon d'indépendance que nos mères avaient retenue de la guerre, et qu'elles nous ont transmise, nous étions nombreuses à juger

impossible, voire intolérable, de nous vouer la vie durant aux tâches ménagères, à la famille et à la reproduction. J'ai exprimé ma façon de penser à ce sujet en écrivant en 1975, dans «Un salaire pour le travail ménager», que la mort nous semblait plus enviable que le destin de femme au foyer. Et, bien entendu, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour échapper à ce destin.

Le recul aidant, on pourra donc trouver paradoxal que j'aie consacré les quarante années suivantes à creuser, sinon en pratique, en tout cas sur les plans théorique et politique, la question du travail reproductif. En m'efforçant de démontrer pourquoi nous devons lutter en tant que femmes contre ce travail, tel du moins qu'il est construit en régime capitaliste, j'ai fini par comprendre à quel point il est important, non seulement pour la classe capitaliste, mais aussi pour notre combat et pour notre reproduction.

Mon engagement dans le mouvement des femmes m'a amenée à prendre conscience que la reproduction des êtres humains est au fondement de tout système économique et politique, et que si le monde continue de tourner c'est grâce à l'immense quantité de tâches ménagères, payées et non payées, effectuées par les femmes. Pratiquement et affectivement, toutefois, cette prise de conscience théorique s'est développée à partir de ce que j'avais moi-même vécu dans ma famille, immergée dans un monde fourmillant d'activités que je n'ai longtemps jamais remises en question et qui fascinaient la petite fille puis l'adolescente que j'ai été. Aujourd'hui encore, mes souvenirs d'enfance les plus précieux ont trait à ma mère : ma mère en train de préparer du pain, des pâtes, de la sauce tomate, des tartes, des liqueurs, ma mère en train de tricoter, de coudre, de repriser, de broder, de s'occuper de ses plantes. Je l'aidais parfois dans certaines tâches bien précises, le plus souvent en rechignant. Enfant, j'ai été témoin de son travail ; plus tard, en tant que féministe j'ai mieux compris son combat, l'amour qu'elle mettait dans ce travail et combien il lui en coûtait de savoir que bien souvent, pour les autres, tout cela allait de soi, de ne jamais pouvoir disposer d'argent, de dépendre de mon père pour chaque sou dépensé.

La vie familiale – et mes relations avec mes parents – m'a également ouvert les yeux sur ce que j'appelle le « caractère double » du travail

reproductif, au sens où il nous reproduit et nous « valorise » en vue de notre intégration au marché et contre cette intégration. Je ne peux bien sûr pas comparer cette expérience et les souvenirs que j'en garde avec un récit comme celui de bell hooks (1990), qui dépeint « le chez soi », « la maison » comme un « lieu de résistance ». J'ai néanmoins toujours su que la vie individuelle ne s'apprécie pas à l'aune des exigences et des valeurs du marché capitaliste et il m'est arrivé d'affirmer que ce principe devrait guider la reproduction de nos existences. Aujourd'hui encore, tous les efforts que faisait ma mère pour développer en nous le sens de notre propre valeur me donnent la force d'affronter des situations difficiles. Ce qui fréquemment me sauve, quand je n'arrive pas à me protéger, c'est la promesse de protéger le travail de ma mère et, en moi-même, l'enfant à qui ce travail était dédié. Certes, le travail reproductif n'est pas la seule forme de travail qui soulève la question de ce que nous donnons au capital et de « ce que nous donnons aux nôtres » (hooks). Toutefois, c'est assurément là que les contradictions inhérentes au « travail aliéné » deviennent le plus explosives, et c'est pourquoi le travail reproductif est le *point zéro* de la pratique révolutionnaire, même s'il n'est pas seul dans ce cas¹. Car rien ne bride aussi efficacement nos vies que la transformation en travail des activités et des relations qui répondent à nos désirs. Du même coup, tout ce que nous faisons au quotidien pour produire notre existence développe notre capacité à coopérer – non pas seulement à résister à notre déshumanisation mais à apprendre à construire le monde en espace d'épanouissement, de créativité et de sollicitude.

Silvia Federici
Brooklyn, New York, juin 2011

1. Dans « Un manifeste cyborg : science, technologie et féministe socialiste à la fin du xx^e siècle », Donna Haraway écrit : « Dernièrement, des féministes ont avancé que les femmes étaient des habituées de la quotidienneté, que somme toute elles prenaient plus en charge la vie quotidienne que les hommes et occupaient donc, potentiellement, une position épistémologique privilégiée. L'affirmation a quelque chose qui force l'adhésion, car en sus de rendre visibles des activités féminines mésestimées des femmes, elle les désigne comme la base même de la vie. La base même de la vie ? » (2009 : 319-320.)